

LE GLAY

L'ÉCOLE FRANÇAISE
ET LA
QUESTION BERBÈRE



ÉDITIONS DU
BULLETIN DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC
DU MAROC

Août 1921 — N° 33 bis



RABAT
DIRECTION GÉNÉRALE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES BEAUX-ARTS & DES ANTIQUITÉS.

1921

A Monsieur Georges
Dehermes.

examines tout d'abord
de son ouvrage

Le 6 Février 1844

de Glax.

LE GLAY

L'ÉCOLE FRANÇAISE
ET LA
QUESTION BERBÈRE



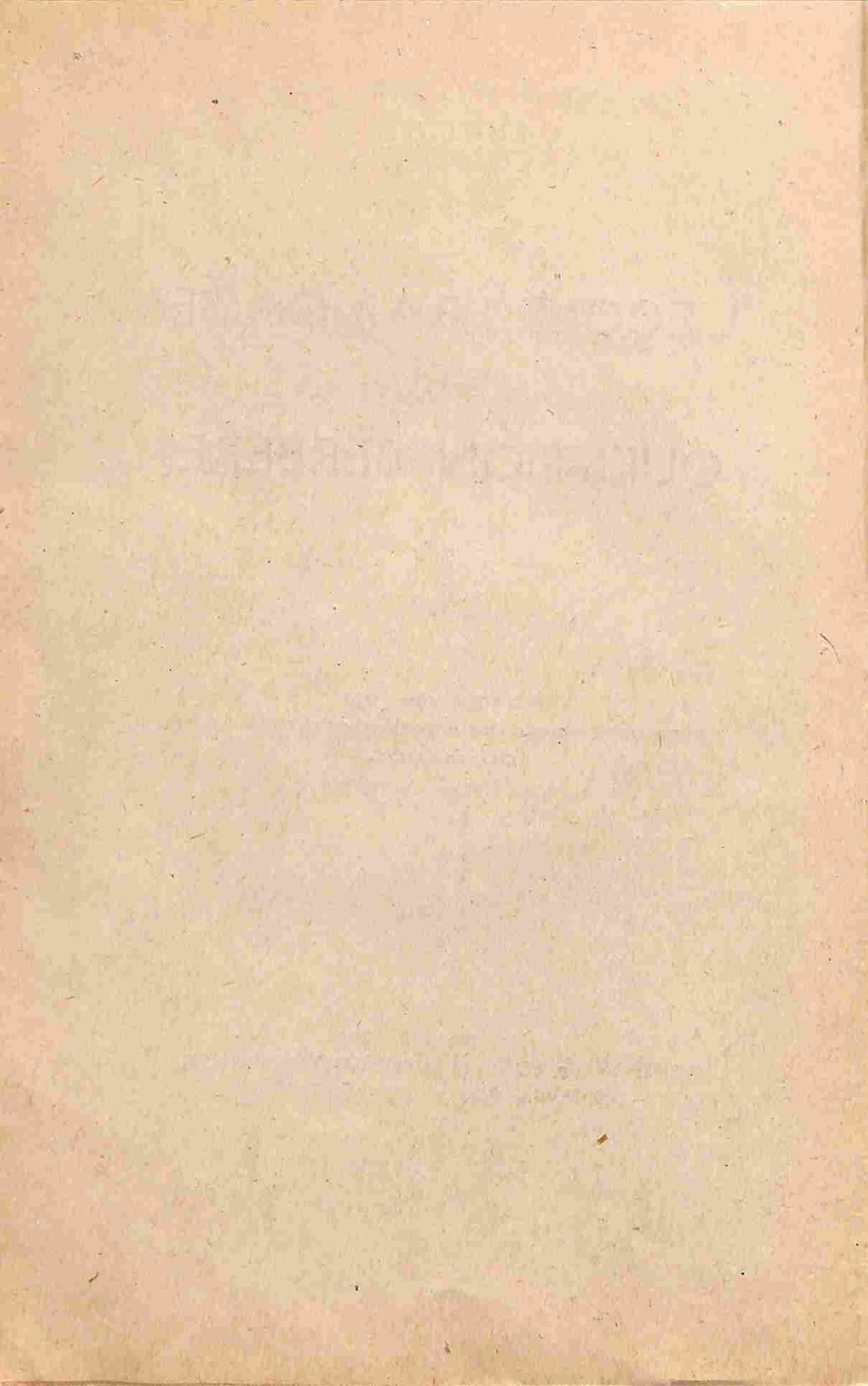
ÉDITIONS DU
BULLETIN DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC
DU MAROC

Août 1921 — N° 33 bis



RABAT
DIRECTION GÉNÉRALE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES BEAUX-ARTS & DES ANTIQUITÉS.

1921



L'ÉCOLE FRANÇAISE

et

LA QUESTION BERBÈRE

Parmi les grands problèmes marocains dont il faut dès maintenant préparer la solution il n'y a pas que la mise en valeur du sol et des richesses naturelles, pour nous servir d'une formule qu'on lit partout. Il y a aussi la mise en valeur de la population qui habite l'Empire Chérifien c'est-à-dire, l'entretien physique de la race, sa direction intellectuelle, l'orientation de sa pensée et de ses facultés. Les deux questions sont inséparables. On ne peut, en effet, s'occuper raisonnablement et efficacement de ce pays en négligeant ceux qui l'habitent. Ce serait une faute irréparable, cause de redoutables échecs économiques, source de périls politiques sans remède. Le peuple marocain est sain, courageux, intelligent et prolifique. Il importe de river aux nôtres ses intérêts d'abord, ses destinées si possible; et ceci non par pure sentimentalité, mais par compréhension claire et raisonnée du but à atteindre et des effets recherchés au profit de notre cause.

Devons-nous exposer ici ce qu'il faut entendre par ce mot ? Il est, je crois, préférable de laisser le lecteur méditer les suivantes réflexions. Le peuplement français du Maroc est de réalisation illusoire. Dès lors, dans quelques années, seront ici en présence des Français que l'on souhaite aussi nombreux que possible mais dont la masse sera fatalement inférieure aux nécessités politiques, des

étrangers dont la foule se peut juger à celle que notre Algérie dut absorber, les autochtones dont tout porte à penser que la population va croître d'impressionnante façon et évoluer... dans quel sens ? Il n'y en a qu'un seul d'admissible pour nous.

Un effort considérable a déjà été fait. Résultat d'une saine vision des nécessités chez qui avait à les affronter, le peuple marocain ne s'est pas buté en bloc contre l'application de nos méthodes administratives et politiques qui pourtant étaient bien loin de ce qu'il avait vu dans le passé. Dire qu'il y est définitivement rallié, soumis, serait nous tromper bénévolement. Contentons-nous de marquer qu'il n'a pas pour le moment tendance à réagir et que le temps d'une part et la pondération de notre fait créeront l'accoutumance, sans heurt. Et ceci n'est pas un mince succès si l'on pense à la discordance profonde des besoins et des sentiments en présence et au trouble qui pouvait en résulter dans les esprits et, ce qui eut été plus dangereux encore, dans les cœurs et les consciences. Le grand public voit en général incomplètement ces choses, sinon pas du tout. La bousculade des intérêts individuels masque l'intérêt supérieur de la collectivité immigrante. On trouve naturel de pouvoir travailler tranquillement sur une terre étrangère, et l'on ne voit pas combien il est facile et grave de *ratér* une entreprise coloniale, en pays musulman surtout. Il y en a eu par le monde des exemples retentissants. Ici, non seulement ce ratage fut évité, mais le terrain où nous devons manœuvrer se présente aplani, préparé. Le Maroc entre en pleine période d'évolution matérielle et morale. Or, il s'agit de hâter si possible cette évolution, de la diriger à notre avantage, de lui appliquer notre empreinte. Pour cela, l'opinion s'établit de plus en plus, chez ceux qui ont charge des destinées marocaines, qu'il y faut profiter de la prédominance, en ce pays, du sang et de la mentalité berbères. La preuve est faite en effet, par un siècle d'expérience coloniale en Afrique Mi-

neure, que la race berbère, dont la ténacité ethnique à travers les âges est un phénomène rare sinon unique, possède par ailleurs des facultés de travail, d'étude, de compréhension, d'adaptation à l'époque qui n'existent pas au même degré dans la race arabe.

Sans nous attarder à des considérations trop étendues qui nous entraîneraient hors du cadre que nous nous sommes donné, il est nécessaire de rappeler ici aux lecteurs du *Bulletin de l'Enseignement* quelle est au Maroc l'importance relative des deux races arabe et berbère, quelle est, dans ses grandes lignes, cette question berbère mentionnée en tête de ces pages. Et ceci est d'autant plus nécessaire que, dans l'œuvre d'avenir qui s'ébauche, le rôle des membres de l'Enseignement va apparaître prépondérant et que l'effort qui sera demandé à ce noble corps est de ceux auxquels il convient qu'il se prépare de toute son énergie.

Commençons par avouer que notre erreur fut de ne pas avoir jugé à sa juste valeur l'importance du fond berbère que nous devions trouver au Maroc. Il y a quelque quinze ans, celui-ci, vu de Tanger, apparaissait aimable, riche. On y voyait fleurir, déjà, l'association agricole, intriguer la protection consulaire et vivoter le Makhzen chérifien. Ce devait être un pays charmant. Tout autre apparaissait-il aux premiers missionnaires laïques placés par notre politique auprès du Sultan. Ceux-là, témoins des difficultés de la situation intérieure, en ressentaient les effets, plutôt rudes, encaissaient les coups. Ils sentaient partout la pesante menace des tribus de plus en plus dissidentes. Mais aussi à la faveur des événements, des réactions même du pays soumis au Sultan, par l'examen intime des goûts, des mœurs, des déformations de la langue, des fléchissements du dogme, ils acquéraient cette conviction qu'arabophones ou berbérissants, les Marocains avaient même origine, même souche, même sang berbère plus ou moins pur, teinté au sud chez les Harratine, faiblement

affiné d'arabe par endroits, mêlé de sang juif un peu partout. Et, rapprochées de l'histoire, ces données expliquaient pourquoi les dynasties berbères ont été si puissantes en ce pays, ont pu brasser les populations de l'Ifriquia au Sous El Aqça et jeter sur l'Espagne ces droits historiques du Maroc dont Hafid, cruel pince-sans-rire, se réclamait naguère dans ses moments d'humeur contre ses hôtes d'aujourd'hui. On comprenait enfin que ce qui subsistait alors du prestige de la dynastie actuelle était fait de ce quē arabe, n'en doutons pas, elle est fortement imprégnée de sang berbère et, qu'au fond, elle était devenue ethniquement d'accord avec la population qu'elle voulait régir.

D'aucuns, — les purs, ceux qui voient la question berbère dégagée de toute emprise Makhzen — crieront à la contradiction. Ils n'admettent pas que le représentant de la France fasse saluer le Sultan par les fils de Moha le Zaïani. Ce sont là politiciens à courte vue et qui, ignorant l'histoire, se laissent emballer par les sorties anti-Makhzen dont sont prodigues nos montagnards de tout acabit, depuis tel grand Caïd jusqu'au pâtre Beni Mtir qui vous dit en montrant son fusil : « Mon Makhzen, le voici ». Ne nous laissons point subjugué par des mots et, pour placer la question berbère dans un cadre aussi juste que possible, raisonnons sur les faits de l'histoire et sur les constatations les plus récentes prises au sein même des éléments en cause.

Avec une opportunité qui résume toutes les spéculations en cours, MM. HARDY et AURES, dans un ouvrage scolaire récent ⁽¹⁾, font comprendre que l'histoire du Maroc est celle même des berbères. Comment alors, en cette berbérie, peut-il y avoir une question berbère nette et distincte des autres questions ?

Sans remonter au déluge, ni même à Jugurtha, roi des

(1) *Les Grandes Étapes de l'Histoire du Maroc* — chez Larose, à Paris.

Numides aux jambes nues, partons, si vous le voulez bien, du Maroc qui précéda l'Islam et Moulay Idriss. Ce Maroc là fut bien berbère et nous y voyons plus tard, par la trouée de Taza, déferler en ondes de plus en plus mourantes la marche des Hilaliens, pas très certains de ce qu'ils veulent, mais amoureux des plaines. Celà lèche lentement le pied des monts que borde l'Ouergha et que garnissent les habitants, berbères très sauvages, zénètes probablement. Au Sud, l'onde effleure à peine les premières pentes. L'effort s'étale et meurt. Tous ces gens, arabes ou autochtones, sont vaguement musulmans; il y a des chrétiens encore et même des résidus de mosaïsme dans l'esprit de quelques uns. Les tribus arabes se sont étalées dans les plaines; elles ont passé le Louqqos jusqu'au Fahç; on retrouve des noms de tribus Sefian, Beni Malek, Oulad Delim, tribus que des Sultans se disant arabes (c'est noble) déplaceront du Nord au Sud et un peu dans tous les sens pour les opposer aux berbères.

En fait, le Maroc primitif et berbère s'est refermé sur les nouveaux venus et le ferment islamique commun à tous se mit à travailler. Il n'y a pas d'islamisation sérieuse sans développement de la langue arabe. Or, lisez le Roudh el Kartas, l'islamisation de la berbérie a été très énergique, les apôtres, les missionnaires, surtout après des souverains berbères, furent extrêmement nombreux et agissants. Mais leur effort intellectuel et moral ne pouvait aller au delà de ce qu'impartit la « loi du milieu ». Les disciples de Le Play ne nous contrediront pas. La civilisation très avancée qu'est l'islamisme et son véhicule la langue arabe ne pouvaient se développer que dans un milieu approprié, celui où l'homme étant moins pauvre dans une nature plus riche est plus doux, plus enclin à raisonner. Un exemple ? Ibn Khaldoum nous dit que les Djebala étaient arabisés à fond dès le XIV^e Siècle. Il ne dit rien des Riffains et pour cause. Ajoutez à cela ce fait contre lequel les islamisateurs se sont montrés impuis-

sants : la marée berbère n'a jamais cessé de monter du Sud au Nord, du Sénégal au Sébou. Durant des siècles la population s'est renouvelée et entretenue par migration lente. Il devait finalement y avoir compression par le berbère en marche du berbère *arabe* arrivé, d'autant plus que le recul était impossible à cause du Riffain berbère immobile, adossé à la mer.

Nous assistons, nous, à l'arrêt qui a suivi, arrêt au cours duquel l'influence du milieu a repris tout son effet. Les gens de plaine et les gens de montagne se sont différenciés. Les uns ont persisté dans leur arabisation islamisée, les autres sont restés berbères, distants, pauvres et inquiets, farouches. Et voilà comment dans un pays où tout est d'origine berbère et où l'Islam est, était plutôt, généralisé, il y a *d'autres berbères* et une question berbère.

Notons que cet état de choses a été intuitivement prévu par les Sultans les plus proches de nous jusqu'à Moulây Hassen qui fut le dernier à s'en préoccuper. Ces souverains ont parfaitement compris que l'islamisation à jet continu des berbères était chose indispensable à l'unité, à la cohésion du Moghreb. Ils ont compris que Fez était beaucoup trop avancée, orthodoxe pour ne pas rebuter, refouler le berbère ignorant. Ils ont compris que cette islamisation continue, nécessaire à leurs fins, devait être progressive et prendre le berbère à revers. Ils ont jalonné sa route de foyers d'islamisme irradiants : le Tafilelt, Ahansal, le Tazeroualt, Dila qui tous, le Tafilelt surtout, ont fourni, fournissent encore les missionnaires islamisants. Mais, soit décadence de volonté chez les derniers Sultans, soit résistance de la mentalité berbère, le plan d'attaque s'est traduit par des « longs feux » successifs. Nous constatons par exemple que les Zaïane ont absorbé, figé en « marabouts vivants » les missionnaires du Tafilelt.

Bref, depuis un siècle, le nouveau berbère s'est recro-

quevillé dans son amour de l'indépendance farouche. Le gouvernement affaibli en a eu peur, s'est complu à l'ignorer, à ne plus s'occuper que du bled dit Makhzen qui payait sans grande résistance et dans l'esprit duquel l'Islam bien installé affermissait le principe du gouvernement théocratique, principe nécessaire à la vie du Makhzen lui-même.

Nous voilà donc devant un Maroc où le sang berbère, le génie propre de cette race sont partout prédominants et où des tribus sont en dissidence du fait surtout de leur habitat. Mais il y a des degrés dans cette dissidence des esprits. Elle est mesurée par le degré d'islamisation. Les populations de la région de Marrakech sont essentiellement berbères mais profondément islamisées, de cet islam, bien entendu, accommodé à la mode berbère, c'est-à-dire fortement imprégné d'anthropolatricie maraboutique. D'ailleurs, et à part quelques groupes ou personnalités de pure orthodoxie, telle est la religion de tout le Maroc. En fait, et depuis longtemps, les tribus berbères du Sud marocain appartiennent au Makhzen et l'ont craint, sinon respecté.

Nous arrêterons là cet exposé, dont le résumé servira de base à la discussion qui va suivre.

Le Maroc, donc, c'est la Berbérie, sans plus, dont la race subsiste à peine modifiée par des apports extérieurs arabes, juifs, soudanais.

Dans cette Berbérie existent des villes, des tribus arabisées de langue et de religion, formant une sélection ralliée au Gouvernement Chérifien, très en avance comme civilisation et progrès, *dans la norme de l'Islam*, sur le reste de la population.

Ce reste, qui est d'ailleurs la plus grande part, comporte des tribus demeurées foncièrement berbères de sang, de langue, de coutume que des circonstances historiques, des motifs géographiques ont plus ou moins, jusqu'à l'arrivée des Français, libérées de l'obéissance à la dynas-

tie. Dans cette plus grande part de la Berbérie il y a lieu de distinguer, en vue des traitements qu'ils nécessitent, deux groupes distincts. L'un comporte toutes les tribus du Maroc Central jusqu'au Sahara par dessus l'Atlas et quelques tribus du Grand Atlas, de l'Anti-Atlas. Ces gens se distinguent par des caractères physiques supérieurs, une grande rudesse de mœurs et de pensée, peu de souplesse, une islamisation relative. L'autre groupe comprend toutes les tribus berbères d'origine et le plus souvent de langue, mais plus profondément islamisées, qui peuplent la plus belle partie de la région de Marrakech. Sur ces données, il est possible, pensons-nous, de baser le programme d'éducation cherché.

Reprenons pour cela le résumé, par point.

Le Maroc c'est la Berbérie. De cet aphorisme découle la certitude d'une évolution facile, rapide, et la nécessité de s'en inquiéter pour en être maîtres.

Le premier groupe, villes et tribus arabisées, est pour le moment très en avance sur les autres. C'est celui qui a l'Islam pour base et tradition, Quaraouiyne pour pôle et pour foyer. Venu le premier à notre contact, uni par le dogme, par la pensée et l'histoire au reste du monde musulman, il devait aussitôt retenir notre attention. Ses aspirations vers le progrès, servies par cette faculté d'adaptation qu'il tient de l'origine berbère, méritaient de notre part une prise en mains immédiate. Elle est faite. La politique scolaire du Protectorat, au regard des masses musulmanes, est définie. Elle se développera normalement, c'est-à-dire selon les nécessités que sa marche fera apparaître. Actuellement elle a pour organes les écoles urbaines franco-arabes, les écoles de fils de notables, les collèges musulmans. Nous laissons d'ailleurs de côté cette partie de la question en raison même de son caractère spécial qui la rend très différente, quant aux moyens, de celle qui nous occupe ici.

Et nous voici en présence de ce que l'on appelle le

monde berbère, le vrai en sa rusticité puissante et tenace, race dont la pérennité étonne, dont nous effare la résistance aux ouragans de peuples qui depuis vingt-cinq siècles ont inondé, balayé, submergé son sol et en ont reflué lassés, entité formidable qu'une science politique et militaire sans pareille pouvait seule, durant la dernière crise mondiale, contenir, dissocier, soumettre, matière neuve, en ce vieux monde restée jeune, bien propre à tenter les modeleurs que nous pouvons être. Tout de suite disons, pour suivre le schéma ci-dessus, qu'il y faut distinguer la masse imprégnée fortement d'Islam et quelque peu des tendances arabes — étrangères — qu'il porte avec soi. A celle-là, située comme nous l'avons indiqué dans la région de Marrakech, il faudra, sans doute, pour le travail d'éducation que nous cherchons, employer les moyens de captation et de direction déjà en œuvre dans les milieux musulmans. Mais il reste l'énorme et fruste population qui, sur de vastes espaces montagneux et compliqués, couvre le Maroc, des portes de Meknès à la Moulouya vers l'est et vers le sud, par dessus le Moyen Atlas, celle aussi qui habite, jusqu'ici la limite où l'homme peut vivre, les vallées, les plateaux, les monts et les steppes du Grand Atlas, de la mer aux palmeraies de Figuig, formidable repaire dont l'histoire humaine est moins connue que la géologie. Et ces peuples ont même sang, même nom que ceux qui cultivent la plaine de Meknès et campent autour de Fez la Sainte, gravitent sur les contreforts du Moyen Atlas, de la Mamora au haut Oum er Rebia, Zaers, Zemmours, Zaïanne, Beni Mtir, Iguerrouane, Aït Ouarraine et tant d'autres. Raisonner sur ces groupes connus sera poser, sans crainte d'erreur, la question pour tout l'ensemble quelles qu'en soient, géographiquement, l'étendue et la profondeur. Car toutes ces fractions du peuple berbère ont même origine, mêmes caractères physiques, même mentalité.

Ici, le terrain offert à notre entreprise est singulière-

ment attrayant de netteté. Ces peuples sont de langue berbère et ne possèdent de l'arabe que ce dont ils ont besoin pour leurs relations avec le commerce, le gouvernement chérifien... et nous — car nous ignorons le berbère. Et ils savent d'autant moins d'arabe qu'ils sont plus distants du commerce, du Maghzen... et de nous. Sans erreur de principe on peut dire que l'enfant sous la tente paternelle n'entend parler que le berbère. Le père saurait-il l'arabe ne s'en sert pas chez lui, puisque les femmes l'ignorent. Son fils l'apprendra plus tard s'il est nécessaire; il le saura toujours fort mal et comme il a, en bon paysan, la tête dure, il apprendrait mieux et plus vite une langue plus facile, le français par exemple. Le montagnard sachant imparfaitement l'arabe ou l'ignorant ne sait de l'Islam que peu de chose et très mal. C'est aussi le propre du berbère d'accommoder à sa guise et à sa mentalité les religions qui passent. Il est aujourd'hui musulman sans doute de la même façon, très païenne, dont il fut jadis chrétien ou mosaïste. Sa pensée n'a point de dogme pour appui, sa loi ne découle pas d'une religion et cet homme, s'il lui agréé d'être appelé musulman et de se soumettre parfois, disons rarement, aux règles extérieures de l'Islam, néglige ou repousse son emprise la plus certaine, le chraa et, par conséquent, le qoran législateur. De là, ces différences profondes qui distinguent dans leur manière de vivre, dans leurs actes et leur compréhension du monde extérieur les marocains arabisés de ceux restés berbères. La condition des femmes dans l'un et l'autre groupe, ici réglée par le chraa, là, par la coutume⁽¹⁾, est un des exemples les plus frappants de tout ce qui sépare la vie arabe de la vie berbère. C'est là un sujet dont l'exposé nous retiendrait trop longtemps. Pourrions-nous le

(1) M. Bruno, Docteur en droit, qui fut longtemps mon collaborateur en pays de montagne, professe à l'Ecole supérieure de Langue berbère, à Rabat, un cours de coutumes berbères.

condenser ainsi ? L'arabisé cache sa femme, le berbère la montre. Du point de vue religieux pourrions-nous également marquer d'un trait les caractères ? Pour exprimer que son fils devient un homme, le citadin vous dira : « Il *jeune* cette année le Ramdane » ; le montagnard, pasteur ou guerrier, vous renseignera sur le même sujet par ces mots : « Mon fils commence cette année à monter à cheval » .

Par une erreur regrettable, où il faut voir l'effet déformant d'un orientalisme de commande, nos officiers, nos administrateurs ont toujours considéré qu'il convenait de parler arabe à tous indistinctement en Afrique du Nord. Il nous a fallu quarante ans d'Algérie pour discerner les Kabyles et comprendre la faute qu'il y aurait à leur imposer la civilisation arabe. Au Maroc, la distinction s'est faite plus vite. Mais on n'était pas préparé à mettre en œuvre un régime nouveau. La soumission du berbère est d'ailleurs à peine entamée. La parole est encore un peu partout au canon et les fractions soumises sont dirigées par des arabisants à défaut d'un personnel suffisamment nombreux et connaissant les dialectes autochtones. Enfin, certains esprits ancrés dans l'antique formule orientaliste ont retardé la décision en parlant encore du stade d'arabisation, première étape civilisatrice préconisée à l'usage des peuplades primitives. Ils y voyaient surtout un moindre effort. Il faut y voir une erreur redoutable qui conduirait à l'islamisation parfaite, définitive du berbère, à la création au Maroc et par nos propres soins, ce qui serait absurde, d'une masse musulmane homogène sans contrepoids... Car lorsqu'on est musulman on le demeure et, malgré tout notre respect pour l'Islam, nous n'avons pas à nous en faire les fourriers. Cette pernicieuse théorie a donc vécu. Si le marocain berbérisant apprend l'arabe, ce ne sera pas de notre fait. Nous ignorons certes ce que l'avenir fera de ces masses énergiques. Le souci profond et légitime de

notre cause exige que l'évolution des montagnards se fasse en langue française, véhicule de notre pensée. La population berbère apprendra le français, sera administrée en français.

Le principe posé, comment en fera-t-on l'application pratique ? Sur les vastes étendues plus haut définies, dans le Maroc Central, le Moyen Atlas et la plus grande partie du Grand Atlas, le terrain est tout préparé d'abord par l'absence d'islamisation profonde, puis par ce fait qu'en raison du pays et du caractère de ses habitants nous progressons dans ces régions par la force. Nous allons laisser de côté, si vous le voulez bien, toute question de sentiment, nous garder d'amoindrir d'idéologiques formules l'œuvre précise de notre armée. Nous sommes là chez des gens dont la soumission nous a coûté, nous coûtera encore beaucoup de sang, bien des millions. Ces berbères n'ont pas d'idée préconçue, leur primitive nature ne s'encombre d'aucun dogme. Ils ont au plus haut point le respect du vainqueur. Celui-ci leur imposera sa langue sans nullement s'attarder à des combinaisons politiques absolument inutiles puisque nous ne sommes pas ici sur terrain religieux. Il faudra donc que le montagnard fasse avec nous ses affaires en français et par conséquent que nous lui procurions les moyens de l'apprendre. Il est avéré d'ailleurs qu'il l'apprend vite et facilement.

Ceci nous conduit à cet effort prodigieux de couvrir au plus tôt le monde berbère d'écoles françaises. Il ne s'agit plus d'écoles arabes-françaises et c'est intentionnellement que nous écrivons *école française* tout court. Mais quel budget, objectera-t-on, y pourrait suffire ? Il suffira, répondrons-nous, de s'entendre. Il ne s'agit, pour le moment, en effet que d'écoles primaires des plus simples à l'usage de ces simples que sont nos montagnards. Nous parlerons tout à l'heure du personnel. En attendant, il nous faut une bonne douzaine d'apôtres pour mener

l'affaire. Est-ce trop demander à cette immense armée d'apôtres qu'est le corps enseignant français ? Est-il besoin de rappeler ce que la même cause a trouvé de missionnaires laïques en Kabylie ? Ceux-là donc constitueront l'état-major. Comme en 1914, ils retourneront vivre avec les soldats auprès des postes militaires de la zone administrée et, au besoin, de la zone en guerre. De là, rayonnant avec l'appui même des autorités, ils surveilleront, dirigeront les maîtres d'écoles. Ils auront fort à faire ces pédagogues militants pour éduquer, soutenir, encourager leur personnel. Ne sentez-vous pas que cela va être comme une nouvelle armée lancée à la rescousse de notre avance en pays berbère ? C'est une armée qui sera faite de volontaires, une coalition de bonnes et ardentes volontés. Où les trouvera-t-on ? Partout. Chez les soldats d'abord. *C'est leur rôle.* « Rappelez-vous que je suis un grand instituteur » , écrivait en 1898 le Colonel Lyautey, alors à Madagascar, dans une lettre où il exposait la façon dont il enseignait le français aux Madécasses⁽¹⁾. Que l'on veuille bien nous croire. Le soldat instituteur c'est, à la période où nous sommes, tout à fait ce qu'il faut en région berbère. Mais il n'y aura pas que des militaires. Tout le monde doit s'en occuper ; c'est un devoir national. Vous, Monsieur, qui, à l'orée des monts, vous efforcez d'industrialiser l'exploitation bûcheronne, vous vous devez et aussi à votre pays de distraire un de vos employés et de monter une école auprès de vos chantiers. Vous aussi, éleveurs qui prenez pour champ d'expérience les ravins de Tafoudait, les plateaux à graminées de Mint ou de Guelmous, pla-

(1) *Lettres du Tonkin et de Madagascar*, Edition A. Colin ; mais aussi les quelques *Lettres Inédites* qui viennent de paraître dans la *Revue de Paris*, numéro du 1^{er} juillet 1921. Relire aussi et propager la circulaire du Maréchal Lyautey aux chefs des régions civiles et militaires (N^o 1862, du 18 juin 1921) sur les moyens de répandre l'enseignement du français.

cez une école auprès de vos parcs moutonniers, comme il y en aura une à chaque station du tortillard forestier.

Mais cet effort ne sera pas confié aux seuls auxiliaires bénévoles. Il y aura des maîtres aussi, tant qu'on en pourra trouver, car il faut une méthode et une impulsion que seule peut donner la Direction Générale de l'Instruction publique au Maroc. La liaison avec l'Alma parens se fera précisément par les douze apôtres pédagogues militants.

Et que faudra-t-il apprendre à vos berbères ? souffle un esprit inquiet. Tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit en français. C'est là votre métier et non le nôtre. Toute confiance vous est faite. On ne s'effarera même pas d'entendre les pasteurs Aït Mgild anonner : Nos ancêtres furent les Gaulois... car c'est après tout bien possible. Personne ne sait au juste d'où viennent ces gens là. Et voici précisément devant nous un grand chef zaïan, Ou el Aïdi. Il a une tête d'auvergnat; il en possède l'âme rude et l'esprit retors. Son gendre Miami ressemble d'une façon impressionnante à Monsieur X***, l'un de nos plus actifs colons. S'ils venaient soudain à parler français la chose paraîtrait toute naturelle.

Il faut qu'elle se réalise. On doit cesser en tout lieu de parler arabe, d'écrire, de commander en arabe à des gens qui sont astreints pour nous comprendre ou nous répondre d'emprunter des tolbas aux Zaouïas du voisinage, foyer d'islamisme irréfléchi, retardataire et souvent hostile. Pour y atteindre, on fera le plus grand nombre possible d'interprètes de langue berbère à l'usage des autorités de contrôle. Mais dans la grande œuvre dont l'édification nous échoit par devoir, droit de conquête et surtout par nécessité, c'est le corps enseignant français qui aura la maîtrise. Il est avéré qu'il en est digne.

LE GLAY.

Juillet 1921.

